

point là des mots perdus, ni des fictions. En définitive, c'est le seul péché qui crucifie Dieu. Le fils de Dieu devenu fils de l'homme, des bourreaux ignobles, des outrages, des crachats, du sang, une croix, un calvaire . . . c'est là, en même temps que des faits très réels, une mise en scène et une extériorisation—bien imparfaites encore dans leur horreur—de choses et d'abominations qui se consomment dans les replis ignorés, si ce n'est aux yeux de Dieu, de la conscience de l'homme, et qui s'appellent le péché.

C'est S. Paul qui l'affirme : “... *Iterum crucifigentes!*” Pécheurs, de nouveau et dans la mesure de votre possible, vous crucifiez Jésus et d'une façon non moins coupable, quoique moins éclatante et moins sanglante. Mais entendons Jésus-Christ, la victime même, “ Regarde, ma fille, dit-il à sainte Marguerite de Cortone, et comprends comment il est vrai que je suis continuellement crucifié par les pécheurs . . . O ma fille ! il y a aujourd'hui plus de juifs déchaînés contre moi, parmi les chrétiens, qu'il n'y en avait autour de Pilate, au temps de ma douloureuse passion. Que dis-je ? quand mon corps serait grand comme le monde, et encore passible, on n'y trouverait pas aujourd'hui un endroit qui ne fût criblé des blessures causées par les péchés des hommes . . . ”

C'est donc bien la réalité du péché qui a causé la passion de Jésus-Christ dans toute sa réalité. Notre âme était souillée : une tache, c'était notre premier malheur, une tache livide, effet et signe de notre mort spirituelle. Il nous fallait donc un bain salutaire pour nous purifier de cette souillure, et Notre-Seigneur, pour nous laver dans son sang, Lui, au ciel la splendeur du Père, et sur terre le plus beau des enfants des hommes, il a voulu, dans des humiliations qui allèrent jusqu'à l'anéantissement, perdre son éclat. “ Nous l'avons vu, s'écrie le prophète, sans plus d'apparence ni de beauté, son aspect n'a plus rien pour nous plaire.” Mais “ c'est dans son sang que nous avons été guéris.”

A la tache du péché, s'ajoute l'offense faite à Dieu, et l'offensé étant le Dieu infini, c'est une offense infinie.

L'homme que l'on dépouille de son bien s'offense à bon droit; pourtant, la propriété n'est, au maître, que l'attribution plus spéciale d'un bien extérieur à lui et à l'origine commun à tous.